

*Le noyau pulsant du devenir
Le démonique ou la vie justifiée*

par Nicolas Class

Reconnaître la vie dans sa diversité et dans son devenir est sans doute la tâche la plus ardue, mais aussi la plus stimulante qui puisse s'offrir à un être que sa condition amène à la conscience et à s'affirmer de ce fait comme existant au monde. Elle lui demande de mobiliser l'ensemble de ses ressources, mais ne cesse de se dérober à son effort pour la cerner. Elle fait appel autant à son esprit logique qu'à sa sensibilité, à son imagination qu'à son discernement, et exige qu'on la consigne, si tant est qu'elle puisse l'être, aussi bien, et peut-être même plus, dans le récit que dans le discours. Elle attend de lui qu'il soit savant et philosophe, mais plus encore poète et écrivain. C'est que, au bout du compte, la vie est à elle-même sa propre justification et refuse de se voir réduite aux cadres dans lesquels nous nous voyons contraints de la délimiter, ne serait-ce qu'afin de mieux nous y repérer.

Goethe fut à la fois écrivain et philosophe, savant et poète. Plus que tant d'autres, il aura su accepter la vie et osé avoir confiance en elle. Plus que tant d'autres, il aura su se rappeler que l'acquisition de nos connaissances et la création de nos œuvres ne prennent sens que dans et par la vie qui nous revient. Plus que tant d'autres, il aura su admettre et accueillir comme une grâce le fait qu'on ne saurait séparer ce qu'elles nous apportent de ce que la vie même nous offre et nous amène nous-mêmes à vivre. L'expérience vécue prime, la singularité du vivant s'avère décisive. C'est qu'il s'agit de rendre compte ici du surgissement originel de la vie, entreprise toujours recommencée et toujours à faire, dès lors que ce qui se montre surgissant n'en finit pas de rejaillir. D'où la vocation paradoxale de l'homme appelé à en dire et à en écrire, qui doit, comme en un vase, retenir ce qui est fuyant et ne peut que l'être, au risque peut-être d'éclater pour avoir voulu contenir ce qui ne s'y peut jamais résoudre.

Goethe disait en ce sens de sa poésie qu'elle était poésie de circonstance, non parce qu'elle aurait dépendu d'événements, célébrations ou commandes, mais fut à chaque fois suscitée par le chatoiement toujours nouveau de ce reflet coloré qu'est la vie. C'est aussi la raison pour laquelle il a cherché à rendre compte du devenir des formes, qu'il considère dans la dynamique de leur formation, en tant que métamorphoses du vivant, donc dans leur connexion organique et irréductible, plutôt que comme des entités artificiellement isolées. Cependant, pour parvenir à cette claire conscience du primat de la vie, il aura dû lutter contre lui-même, contre ses propres préjugés et ses propres égarements, afin de dégager sa véritable vocation, de poète, et non de peintre ou de savant, d'écrivain, plus encore que de sculpteur ou de penseur. De cette lutte, il affirmera qu'elle est inscrite au cœur de la vie même et que c'est à travers elle seulement que nous pouvons vivre et avouer avec reconnaissance et émerveillement que nous vivons lors.

Pour désigner ce *nexus* de lutte avec soi et d'abandon à ce qui advient, d'élan impétueux et de contrariété paralysante, il se servira, à la fin de sa vie, du terme de « démonique ». Jean Lacoste nous en rend compte dans son étude *Devenir ce que l'on est. Goethe en Italie*. Il aura fallu que l'homme cède à son désir impérieux de visiter l'Italie pour que le poète puisse se reconnaître et s'assumer enfin lui-même. Ce désir, cependant, n'aurait pu aboutir, s'il n'avait été longtemps et fortement contrarié, comme si le fait d'accepter la vie telle qu'elle se donne ne pouvait être sans

qu'on en assume d'abord les antagonismes dans la singularité de sa propre existence, laquelle exige une résolution à chaque fois originale de notre part. Une telle conjonction est ainsi manifestation du démonique. C'est elle qui en commandera en tout cas l'effort plus tardif d'en écrire. Le *Voyage en Italie*, en tant qu'œuvre littéraire marquée au sceau du vécu, n'aurait pas pu voir le jour en effet, si Goethe n'avait su, lors de son périple, redécouvrir clairement et assumer pleinement sa véritable vocation. Il fallait qu'il acceptât qu'elle lui soit donnée pour l'accueillir et la laisser s'épanouir. Cette maturation dans la vie, l'œuvre sur la vie se doit alors de la rapporter véridiquement.

La notion de démonique désigne d'abord cette inscription de l'homme dans sa vie. Elle renvoie du même coup au rapport de la narration littéraire à la réalité vécue telle qu'on la vit encore ou qu'on la revit après coup. Elle se trouve ainsi étroitement liée à la manière dont le poète aborde le genre de l'autobiographie, le traite et le discute. Nous le montrons dans notre propre contribution *Élan vital et écriture de soi. Goethe et le démonique*. Le poète, en effet, ne thématise explicitement cette notion que dans *Poésie et vérité*. Cet effort explicatif doit d'abord servir à traiter un problème inhérent au genre : comment rendre compte du vécu, mieux encore de la vie même sans les trahir ? Cette interrogation des limitations et des ressources de l'écriture débouche alors sur une réflexion existentielle. S'il n'est pas possible au récit de vie de suivre un plan prédéterminé, ce n'est pas à cause de prétendues déficiences du langage, c'est plus simplement et plus fondamentalement, mais aussi de manière plus dérangeante, ou plus libératrice, parce que la vie n'en a pas forcément, que tout n'est pas établi d'avance, mais que, face au hasard des circonstances, nous avons notre part à jouer. Ainsi, la singularité individuelle reste aux prises avec la variété, voire la contrariété inhérentes à toute forme de vie, et c'est sans doute ici que Goethe a dû le plus revenir sur ses convictions d'homme des Lumières, pourtant fermement ancrées en lui.

La raison, la connaissance, la morale restent elles aussi des manifestations du démonique. Elles se ressentent du combat avec le démon, c'est-à-dire de l'impossibilité de ne pas vivre tel que, singulièrement, l'on devient soi. L'intérêt de Goethe pour les sciences relève ainsi du désir de savoir, compris lui-même comme manifestation de la tendance à persévérer dans l'être. Maurice Elie le rappelle dans son exposé *Goethe : le démonique, l'homme et la nature*. La démarche légitime de la connaissance ne peut être celle qui consiste à ne voir dans le monde et les vivants qu'un mécanisme mort dont les pièces rapportées seraient aisément mesurables et quantifiables, ce serait bien plutôt celle qui s'efforce de reconnaître les affinités électives qui les constituent en eux-mêmes et dans leur connexion. On ne saurait donc rendre compte d'un phénomène qualitatif comme celui de la couleur sans faire référence à la singularité de l'organe, et plus largement du vivant aptes à le percevoir. La *Théorie des couleurs* se veut ainsi connaissance de la vie et des vivants. C'est que la polarité propre à toute activité du vivant relève du démonique et se manifeste jusque dans l'effort entrepris, par ce vivant qui en est capable, pour se connaître et connaître ce avec quoi il interagit et sans quoi, donc, il ne serait pas.

On comprend ainsi en quoi le démonique exprime le noyau pulsant du devenir. Pour cette raison, Claude Vigée aura pu trouver très tôt en Goethe un précurseur dans l'effort de reconnaître et d'accepter la vie telle qu'elle est, de la vivre en et pour elle-même. Plus encore, l'exemple du poète allemand aura encouragé le poète français à oser une poétique de la vie inspirée par la confiance en la vie. Anne Mounic nous le montre dans son essai *La reconduite des mots à leur source : poétique du démonique chez Claude Vigée*. S'il fallait faire ressortir la nette différence qui, malgré leur dialogue toujours possible et souvent heureux, distingue le discours de la parole, on pourrait dire qu'elle traduit un antagonisme de posture face à la vie et à la source de tout usage du langage. Le discours ferait le choix

d'une récapitulation analytique de ce qui a été et court ainsi le risque de n'en retenir qu'une matière morte, même de ne procéder qu'à une mise au tombeau de ce qui aurait pu être cependant accueilli vivant. La parole, au contraire, et plus particulièrement la parole poétique, ferait le choix, en un inceste heureux, d'épouser la vie malgré son caractère imprévisible, aléatoire, déroutant. Elle accepterait ainsi de se laisser surprendre, de laisser d'elles-mêmes les choses parler et advenir à la merveille de la présence, que rejaillisse justement la source généreuse de la vie, qui, comme Verbe créateur, l'est aussi de toute parole.

Cet abandon à la vie, cette reconduite des mots à leur source sont bien du démonique, en ce qu'ils suivent d'un déchirement, d'un renoncement et se font par là même métamorphose et renouvellement d'existence. Si la vie au monde commence par un cri, c'est par le cri que l'homme naît à la vie. Le démonique, c'est, au fond, la lutte avec l'ange qui confère un nom et le dépouillement devant la divine présence qui ouvre le possible et donne vie.

